

Prospection archéologique en pays bigouden

Méthodes, résultats et perspectives

par P.-L. GOULETQUER, J. MORIS et J.-C. STOURM

A la mémoire d'Y. LE MOAL

Alors que les méthodes des fouilles archéologiques sont en progrès constant et que le traitement des données de l'Archéologie fait de plus en plus appel aux sciences exactes et naturelles, tout le travail préliminaire reste, en France en particulier, curieusement négligé. Considéré, non comme une activité scientifique, mais comme un passe-temps distrayant pour quelques amateurs, il est même souvent réduit au bilan des dommages ou des destructions provoqués par les travaux d'urbanisme, les tracés de routes, les carrières, les arasements de talus, ou le vandalisme (1).

Si cette attitude est regrettable en ce qui concerne les vestiges présentant un caractère monumental (mégalithes, tumulus, vestiges romains, etc.), elle devient catastrophique lorsqu'il s'agit des restes moins évidents des habitats préhistoriques, ou de vestiges n'ayant pas laissé de traces remarquables. Alors que les premiers ont tous plus ou moins été reconnus, répertoriés, étudiés, détruits, ou qu'ils sont sur le point de l'être, les seconds ont pratiquement échappé à l'attention des chercheurs, donc à l'étude, mais non à la destruction, et la carte de leur répartition, au lieu d'être le reflet de l'occupation ancienne du sol, ne traduit en fait que la présence de prospecteurs ou d'informateurs plus ou moins préparés à ce travail. En d'autres termes, alors qu'à l'une des extrémités de la chaîne de traitement de l'information on cherche à appliquer tous les raffinements d'une science dans toute l'acception du terme, l'origine de l'information demeure souvent incomplète et suspecte.

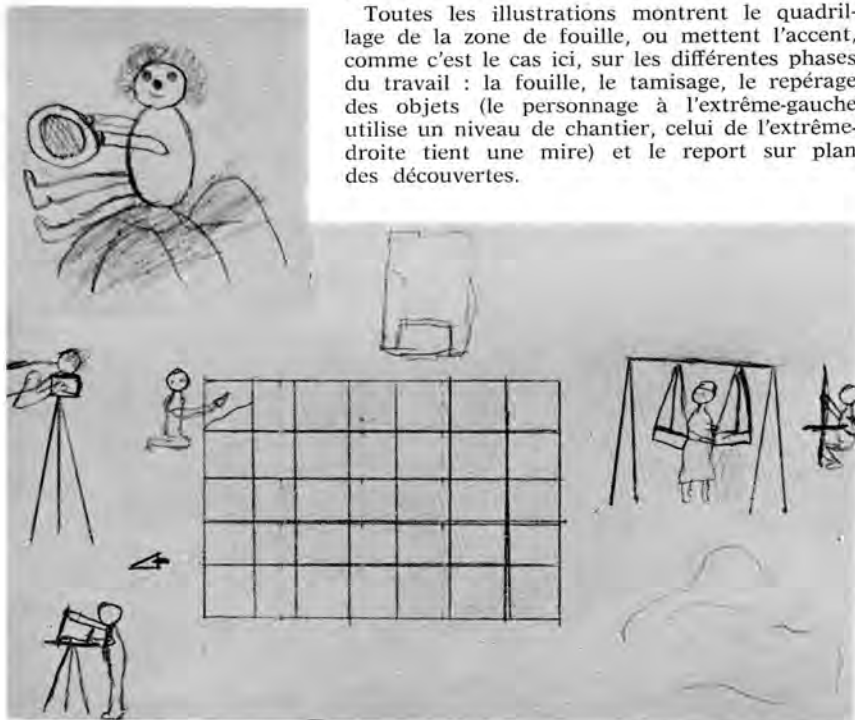
Cette faiblesse, que nous avons constatée au cours des dix

(1) La prospection aérienne demeure, à notre connaissance, la seule à réaliser une approche scientifique des problèmes archéologiques. En ce qui concerne notre région, elle compléterait heureusement le travail que nous avons entrepris ; elle nécessite, hélas ! des moyens et du matériel dont nous ne disposons pas. Les autres essais de prospection systématique au sol qui ont été tentés, étaient réalisés dans un but précis, et n'ont pas été étendus au-delà de la solution des problèmes en question.

Fig. 1. — « Les Archéologues à Plovan » : la fouille du site de Kergalan vue par les élèves de CM1 et CM2 de l'Ecole Publique de Plovan (septembre 1973). Dessins au crayon de PASCAL et de RONAN R.

Les élèves regardent les chercheurs travailler pendant environ 30 minutes, puis se retirent et discutent des questions auxquelles ils voudraient avoir une réponse. Les questions sont posées aux archéologues, et les réponses, orales, demanderont aux élèves un travail de mémorisation au retour, pour réaliser par écrit les résultats de l'enquête. Ce travail écrit se fait par groupes, en classe, et est illustré de dessins.

Toutes les illustrations montrent le quadrillage de la zone de fouille, ou mettent l'accent, comme c'est le cas ici, sur les différentes phases du travail : la fouille, le tamisage, le repérage des objets (le personnage à l'extrême-gauche utilise un niveau de chantier, celui de l'extrême-droite tient une mire) et le report sur plan des découvertes.



dernières années en voyant brusquement les cartes de régions jusqu'alors vierges se couvrir de sites archéologiques, simplement parce qu'un promeneur un peu plus curieux que les autres avait repéré tel ou tel type de vestiges, nous est tout à coup devenue plus évidente au cours de voyages à l'étranger, en mesurant l'importance qu'accordent certaines équipes à la prospection de régions entières (1). Convaincus que des méthodes identiques pouvaient et devaient s'appliquer à notre région, nous avons mis sur pied, depuis 1973, un programme de travail basé sur les mêmes principes, en nous limitant, à titre d'expérience, au territoire de la commune de Plovan et en accordant une attention toute particulière aux sites mésolithiques, thème de notre recherche dans ce secteur, sans pour autant négliger les indices qui concernent d'autres industries ou civilisations, et en acceptant toute information provenant des secteurs limitrophes.

(1) Les auteurs remercient tout particulièrement les Professeurs A. DZIEDUSZUCKA, MACHNIK et les membres du laboratoire d'Igolomia, S. KOZŁOWSKI, J. KOZŁOWSKI, J. TRZECIAKOWSKI et J. KRZEPKOWSKA pour les conseils concernant l'étude des sites en plein air.

Nous avons choisi la commune de Plovan pour cette expérience parce que ce travail entraînait dans le cadre d'une recherche déjà en cours, et que les travaux antérieurs de P. BERROU et Y. LE MOAL constituaient une base de départ solide. Grâce à la compréhension de la municipalité de Plovan, de l'Amicale Laïque et de l'Association « L'Hygiène par l'Exemple », nous avons trouvé à Plovan les locaux nécessaires à l'implantation de nos stages, dont le fonctionnement a été rendu possible en 1974 par une subvention du Conseil général du Finistère. Nos recherches s'effectuent en relation, et sous le contrôle de la Direction des Antiquités Préhistoriques de Bretagne, et dans le cadre de l'activité de l'Equipe de Recherche n° 27 du C.N.R.S., et du Centre de Recherche Bretonne et Celtique de l'Université de Bretagne Occidentale.

L'une des conditions de la réalisation de ce travail était la constitution d'équipes bien entraînées, connaissant la région et les problèmes de l'Archéologie préhistorique, ainsi que le matériel à étudier. Devant l'absence de recrutement dans notre discipline, il nous a fallu remplacer un personnel professionnel inexistant par des équipes de bénévoles, et, bien entendu, essayer d'organiser la formation des volontaires. Dans le même temps, nous avons modifié nos méthodes de travail, afin de mieux les adapter aux caractéristiques de notre région, et aux exigences de notre étude. Le bilan de la saison 1974, malgré bien des imperfections techniques, montre le succès de cette expérience, et nous encourage à la développer dans l'avenir.

Si le quadrillage systématique d'une région, aussi vaste soit-elle, est toujours possible, il est difficile d'être présent au bon moment dans tous les endroits favorables à la prospection, en particulier là où certaines cultures, comme celle du maïs, occupent le sol pendant de longues périodes de l'année. L'étude de tels secteurs se révélerait pratiquement impossible si le seul qua-



Fig. 2. — Exemple de prospection de groupe : étude de la parcelle ZD 17 de Plovan (site dit de Kervouyen). 30 octobre 1974. Les jalons matérialisent sur le terrain le quadrillage Lambert. Carrés de 5 m de côté. En raison de leur nombre et de leur diversité (âge échelonné entre 9 et 51 ans), les prospecteurs sont répartis à plusieurs par carrés. Maïs coupé, labour profond perpendiculaire à la pente et remontant. Photographie prise du sud-ouest.

Le site de Ty-Nancien se trouve au-delà des bois, en haut et à droite de la photographie.

drillage systématique devait y intervenir. C'est pourquoi nous avons tenté de favoriser les prospections préliminaires, qui permettent une première approche du terrain, en acceptant l'aide des enfants des écoles rurales, voire même, dans un second temps, en stimulant cette participation. Cette attitude nous a amenés à trouver les moyens d'informer le public, et en marge de notre travail proprement dit, nous avons largement ouvert notre recherche au public, en présentant nos chantiers de fouille, en effectuant des conférences, en acceptant la participation d'un grand nombre de personnes de tous âges à nos séances de prospection, et en organisant une exposition itinérante où sont expliqués, aussi simplement que possible, les buts de notre recherche, ses moyens, et les premiers résultats obtenus. Tout cela, et surtout l'exposition qui est à la disposition des enseignants de la région, nous a permis de toucher la population plus largement que nous ne l'avions espéré, de sorte que les indices que nous aurions parcimonieusement récoltés au prix de longs efforts et en luttant contre une méfiance longtemps justifiée, affluent et sont rapidement enregistrés, ouvrant de nouvelles perspectives de recherches.

Le danger qui a souvent été dénoncé de voir les sites archéologiques pillés par des collectionneurs de belles pièces dès que leur existence est signalée, nous paraît minime en ce qui concerne notre région et les industries qui nous intéressent : malgré les imposantes collections réalisées à Ty-Nancien, Ty-Lan, Kervouyen et Keryouen par P. BERROU et Y. LE MOAL, avec l'accord de la Direction des Antiquités Préhistoriques de Bretagne, ces sites restent disponibles pour une étude systématique, comme nous l'avons montré à Ty-Lan. Or ces collections sont le fruit de ramassages échelonnés sur plus d'une dizaine d'années, dans des conditions parfois difficiles, et témoignent d'une constance rare et d'un intérêt soutenu. Si une telle régularité dans l'effort devait se manifester à nouveau, il ne fait aucun doute que nous en serions désormais informés, et nous espérons que l'auteur de tels travaux accepterait de prendre part à une recherche scientifique structurée. De toute manière, même si ce risque existe, il est négligeable au regard de la masse d'informations recueillie.

Nous avons également été mis en garde contre le danger de susciter chez nos jeunes collaborateurs des vocations pour une profession n'offrant guère de débouchés. Outre que de telles vocations fleurissent déjà et se manifestent de manière plus ou moins contrôlée, entretenues par des publications souvent luxueuses ou des émissions de radio ou de télévision d'un niveau scientifique parfois discutable, il nous semble qu'il est possible de diffuser des connaissances tout en donnant une idée aussi juste que possible de la situation de la recherche. On peut également se demander si certains conducteurs de bulldozers, chefs de travaux, ingénieurs ou chefs d'entreprises, n'auraient pas la pelle un peu moins lourde si, à un moment quelconque de leur scolarité ils avaient bénéficié d'un contact, même modeste, avec la recherche archéologique.

Dans la mesure du possible, nous essayons de ne pas cantonner l'activité de nos stages aux problèmes stricts de notre recherche. Nous sommes à cet égard fort reconnaissants à M. J. CAVAILLÉ, Inspecteur Régional des Sites, d'avoir bien voulu présenter à nos stagiaires les buts et les moyens du Service des Sites et Monuments, et à M^{me} LE BARS d'avoir montré combien le dépouillement systématique des registres du cadastre pouvait se révéler complémentaire de la prospection de terrain. Plus qu'une initiation à la recherche

archéologique, nous voudrions que notre présence sur le terrain soit plus simplement l'occasion d'un contact avec la recherche en général, un stimulant pour la curiosité des choses de la nature, et, c'est là notre souhait le plus cher, un exemple du respect de l'objet archéologique, et de ce qu'il représente pour l'humanité.

Enfin, si l'on songe que la France est l'un des derniers pays européens où la recherche archéologique est considérée, non comme une profession, mais comme un divertissement, on est en droit d'espérer que cette situation pourra évoluer dans l'avenir.

METHODE DE PROSPECTION

La couche archéologique une fois écrêtée par les travaux agricoles, la dispersion des objets à la surface du sol est le reflet de leur répartition avant la perturbation. Le repérage des objets en surface donne par conséquent une image de la couche archéologique *in situ*, donc de l'aspect du site au moment de son abandon. Bien entendu, la précision de cette image est fonction de différents facteurs : histoire antérieure de la couche archéologique, sa profondeur, sa puissance, sa forme, sa disposition par rapport à la topographie actuelle, la nature et la dimension des objets, le sens, la direction et la profondeur des labours, enfin les équations personnelles des prospecteurs et les conditions de ramassage. Nos expériences montrent qu'à priori, on ne peut décider de l'importance de la perturbation sur la répartition des objets en surface, et que l'étude de celle-ci est toujours significative : le « brouillage » de l'image n'est jamais total, ce qui aboutirait à une dispersion homogène. Nous envisageons d'ailleurs de mettre au point des techniques qui nous permettraient d'étudier l'amplitude des mouvements des objets dans le sol, de définir le volume à l'intérieur duquel se déplace un objet en fonction des facteurs évoqués ci-dessus, et d'en déduire dans quelle mesure une correction de l'image recueillie est possible.

Après divers essais, allant de l'arpentage systématique sans orientation ni jalonnement précis, à la définition de couloirs de cheminement orientés perpendiculairement aux labours, nous avons adopté un système qui nous permet d'éliminer les inconvénients du repérage à partir des limites des parcelles. Il consiste à matérialiser sur le terrain une surface s'inscrivant dans le système de coordonnées Lambert, avec des cotes multiples de 5 m. Lorsque le site est très riche, la surface est divisée en carrés de 5 m, ce qui assure un ramassage d'une précision acceptable compte tenu des facteurs de dispersion. Les marges des concentrations principales sont étudiées par carrés de 10 m, tandis que les zones très pauvres sont rapidement parcourues, et les objets situés à vue. Une pièce remarquable (par exemple une hache polie ou une pointe de flèche), peut être repérée avec une grande précision, de même qu'une division des carrés peut intervenir si l'existence de petites concentrations la rend possible. Le matériel récolté est rangé dans des sachets portant la référence des cotes supérieures des carrés, tandis que le quadrillage est reporté sur le plan cadastral et permet de situer les surfaces étudiées (fig. 3).

Dans la mesure du possible, le matériel est lavé immédiatement après le ramassage, chaque prospecteur restant chargé de sa propre récolte, et nous voudrions même arriver à ce que l'étude sommaire du matériel puisse être exécutée de la même

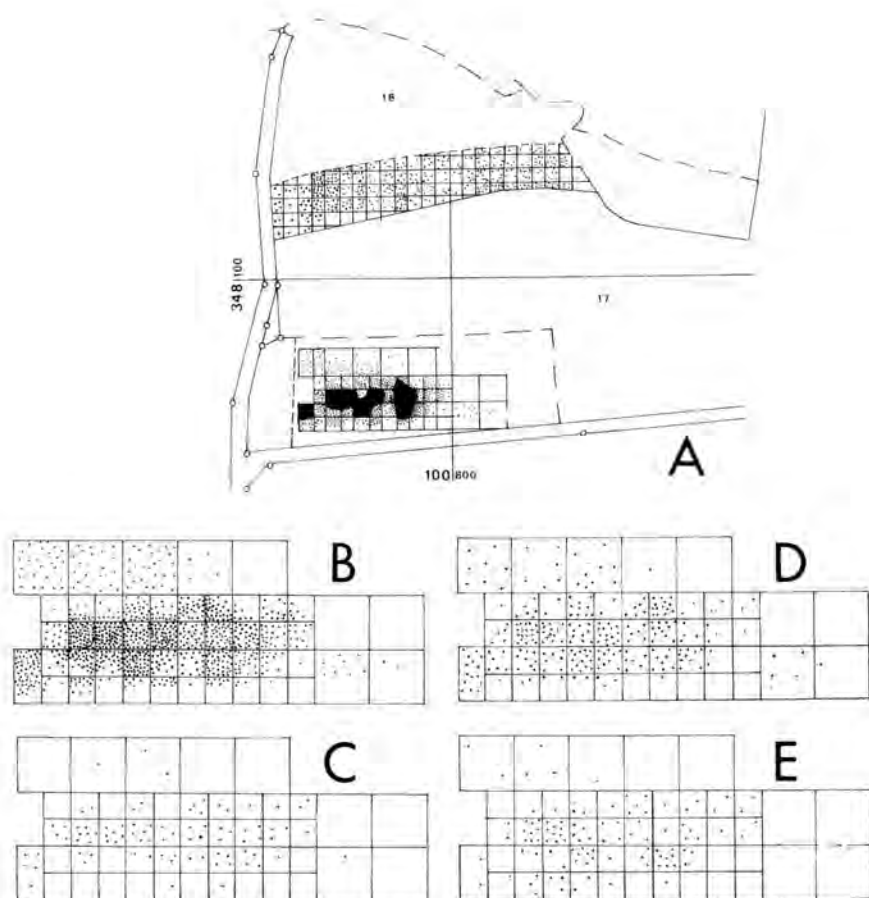


Fig. 3. — Exemple de planigraphie : étude partielle du site de Kervouyen.

A) Plan cadastral des parcelles ZD 17 et ZD 18. Répartition totale des objets récoltés. Quadrillage en carrés de 5 et 10 m. En noir : surfaces ayant fourni plus de 8 objets au mètre carré. Bien que diffuse, la planigraphie de la parcelle 18 montre l'existence de deux concentrations, qui peuvent être soulignées si l'on tient compte de la répartition de l'outillage.

B) Planigraphie de la concentration de la parcelle 17. Totalité des objets.

C) Répartition des objets taillés de grande dimension (nuclei et grattoirs). Cette figure permet de vérifier que la dimension des objets influence relativement peu la planigraphie.

D) Répartition de la totalité des outils.

E) Répartition des objets brûlés.

De telles figures peuvent être établies pour n'importe quel type d'objet, soit à partir de l'inventaire déjà dressé, soit après une nouvelle étude du matériel, celui-ci étant conservé avec les coordonnées du ramassage. Cette technique a l'avantage d'apporter une bonne connaissance du site à partir d'une collection relativement modeste. Un seul passage suffit, ce qui évite de constituer des collections trop importantes. Tout objet ainsi prélevé pourrait être replacé dans la parcelle d'origine, avec une précision en rapport avec la dispersion des concentrations.

façon, le travail de laboratoire devant se borner alors à la vérification des déterminations préliminaires, et au traitement des résultats. L'étude du matériel doit tenir compte des conditions du ramassage, et ne peut, par conséquent, accorder une importance prédominante aux objets de très petites dimensions, pourtant les plus significatifs dans les industries que nous étudions, mais qui retiennent l'attention de manière très inégale (perception des objets en fonction de leur forme, de leur couleur, des conditions d'humidité, de la fatigue, etc.). On ne peut tenir compte, avec certitude, dans l'interprétation des résultats, que de critères pour lesquels l'influence de l'équation personnelle des chercheurs est nulle, ou presque nulle. C'est ainsi que nous attachons une grande importance à l'étude de la répartition des différents matériaux (différentes variétés de silex, grès tertiaires, matériaux de remplacement), et à celle des objets de relativement grande dimension, les nuclei qui témoignent de styles de débitage variés et caractéristiques, et les différents types de grattoirs.

Une fois étudié et classé, chaque objet est représenté par un point sur un plan correspondant à l'emplacement du ramassage, avec la précision de celui-ci ; la dispersion des points donne une image de la concentration des objets sur le terrain. Il est possible que l'étude d'un grand nombre de planigraphies ainsi obtenues nous permette d'interpréter ces concentrations d'après leur forme, leur situation les uns par rapport aux autres et par rapport à la topographie, etc. Ces planigraphies sont reportées sur des plans au 1/5 000, sur lesquels on peut restituer leur forme et leur densité, puis sur des cartes au 1/25 000.

Cette méthode de prospection et d'étude des sites archéologiques ne peut s'appliquer, bien entendu, qu'aux régions de culture, et ne peut rendre compte des stratigraphies éventuelles des gisements. Appliquée aux zones arides, et en particulier aux sites sahariens qui n'ont subi que peu de bouleversements entre le moment de leur abandon et leur découverte, elle pourrait donner des résultats remarquables. Malheureusement la richesse de ces stations en objets monnayables et la facilité avec laquelle on les repère ont entraîné leur exploitation sauvage, et les études scientifiquement menées n'ont pu sauver que quelques bribes d'un témoignage du passé absolument prodigieux.

LES RESULTATS

Le but poursuivi est de retracer l'histoire de l'occupation de la région par les groupes humains qui s'y sont succédés, et, bien entendu, l'étude aussi complète que possible de ces groupes à travers leurs industries et la répartition géographique de leurs établissements. Nous sommes donc confrontés à un double problème : il nous faut identifier les établissements qui appartiennent à une même civilisation et reconstituer la constellation à l'intérieur de laquelle évoluait tel ou tel groupe à une période donnée ; puis classer chronologiquement, les uns par rapport aux autres, les groupes identifiés. Il est bien évident que nous ne pourrions prétendre débrouiller pareil écheveau en une seule saison ; il nous faudrait tout d'abord étudier toutes les parcelles cultivées afin de dresser une carte exhaustive des sites identifiables, tout en tenant compte du fait que l'image que nous obtiendrons sera toujours partielle à cause des surfaces non étudiables : dunes, friches, prairies, bois, zones immergées, zones construites, routes, etc.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, et que l'on entend trop souvent, la destruction des couvertures naturelles qui masquent les sites

archéologiques, si elle alimente occasionnellement la recherche, n'est ni nécessaire, ni indispensable à celle-ci. Au train où vont les choses, si l'exploitation d'une dune par exemple permet la mise au jour d'un site archéologique, bon nombre de ceux-ci disparaissent sans laisser la moindre trace. La protection du patrimoine archéologique passe obligatoirement par la préservation des milieux naturels. Les effectifs et les moyens affectés à la recherche archéologique ne parviennent déjà pas à assurer l'étude des vestiges visibles, et il est remarquable que la nécessité de sauver ou d'étudier des monuments menacés de destruction commande d'une manière plus ou moins stricte l'activité scientifique dans notre domaine.

Dès à présent nos observations, complétant celles de P. BERROU et Y. LE MOAL et les résultats de plusieurs campagnes de fouille, nous permettent d'émettre quelques hypothèses que les travaux à venir compléteront ou modifieront.

Si l'on considère que les rivières constituent, au fur et à mesure que l'on se rapproche de leur embouchure, des obstacles de plus en plus difficiles à franchir, on peut admettre qu'une région donnée est divisée en territoires naturels à l'intérieur desquels il est aisé de se déplacer. La pointe sud-ouest du Finistère serait ainsi divisée en trois parties principales :

- une bande parallèle à la côte sud de la baie de Douarnenez, limitée au Sud par le Goyen,
- la région comprise entre le Goyen et la rivière de Pont-l'Abbé,
- la région comprise entre la rivière de Pont-l'Abbé et l'Odet.

La valeur respective de ces trois ensembles est très inégale au point de vue des richesses naturelles. L'accès à la mer, et plus particulièrement aux galets de silex indispensables à la fabrication des outils, étant un facteur essentiel à l'époque mésolithique, on conçoit déjà que la dernière des zones considérées présentait peu d'intérêt : étirée à l'intérieur des terres, elle n'offre qu'une étroite façade côtière. S'il est possible que quelques points privilégiés de la côte, tels que Sainte-Marine et l'Île-Tudy, aient connu des implantations mésolithiques, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que ces établissements soient restés relativement modestes, et il ne faut sans doute pas s'étonner si l'occupation du site de Kerobistin-Malakoff à Sainte-Marine n'est attestée qu'à partir du Néolithique, et si le site de Saint-Roch à Plomelin, sommairement reconnu il est vrai, n'offre qu'un débitage et un outillage fort médiocres.

Les deux autres secteurs définis ci-dessus ont par contre des caractéristiques tout à fait comparables, et seul l'Arvor Vili et la présence d'un arrière-pays forestier constituent une différence notable entre le territoire de la côte de la baie de Douarnenez et celui de la baie d'Audierne.

Le territoire compris entre le Goyen et la rivière de Pont-l'Abbé, qui nous intéresse ici tout particulièrement, présente donc plusieurs avantages sur ses voisins : large ouverture sur la mer par une côte basse et d'accès facile, richesse exceptionnelle de l'Arvor Vili en galets de silex, nombreux cours d'eau, arrière-pays boisé. La ligne de partage des eaux détermine un couloir sud-est/nord-ouest permettant un déplacement aisé parallèlement à la côte. A une échelle moindre, les cours d'eau qui se jettent dans la baie d'Audierne, au moins près de leurs estuaires, constituent des limites naturelles entre plusieurs secteurs d'importance inégale. Pour se déplacer d'un secteur à l'autre, il est nécessaire de remonter assez haut le cours de ces ruisseaux.

Si au Mésolithique, le niveau de la mer se situait environ à 8 ou 10 m en dessous du niveau actuel, on peut imaginer que le paysage n'était pas très différent de ce qu'il est aujourd'hui. Le recul de la côte n'a sans doute pas été considérable. Les vallées devaient être plus profondes dans leur cours inférieur, et le cordon littoral, situé plus au large, ne devait pas remanier l'ancienne formation normannienne, et n'était sans doute pas aussi continu qu'il ne l'est aujourd'hui. Il est d'ailleurs possible que les populations préhistoriques aient trouvé leur matière première, non seulement sur la flèche littorale active, mais aussi sur les formations fossiles.

Plusieurs groupes humains appartenant à diverses civilisations du Mésolithique et du Néolithique se sont succédés dans ce paysage, abandonnant le produit de leurs industries dans les sites qu'ils avaient choisis pour s'établir. C'est la portion durable de ces industries que nous retrouvons aujourd'hui, c'est-à-dire, à de très rares exceptions près, le seul matériel en pierre, les objets en matières organiques (bois, os, peaux, fibres végétales, etc.) ayant disparu. Ces industries permettent de définir les groupes, et pour nous en tenir à un usage pourtant assez mal adapté à la complexité de la situation, nous avons désigné ces groupes par le nom du lieu dit le plus proche des endroits où ils ont été identifiés. Ce sont, dans l'ordre chronologique supposé de leur succession, les groupes de Kervouyen, avec son débitage soigné sur nuclei prismatiques ou pyramidaux, ses grattoirs nucléiformes épais, et surtout ses microlithes minuscules ; de Ty-Nancien, avec ses nuclei à éclats d'assez grande taille et ses nuclei à lames, mais surtout son impressionnante série de microlithes géométriques ; de Ty-Lan, où nous avons reconnu grâce à la planigraphie, au moins deux ensembles distincts, l'un utilisant le silex, l'autre montrant une préférence marquée pour le grès quartzite tertiaire, mais riches tous deux en grattoirs de types divers, et pauvres en microlithes ; de Ty-Lan II, que nous avons baptisé ainsi faute de pouvoir le dissocier complètement de son voisin, caractérisé par l'emploi d'un silex jaune miel inconnu sur le cordon de galets, et utilisant un beau débitage en lames, d'ailleurs autorisé par ce silex d'excellente qualité, et un outillage très soigné ; enfin deux industries dont on retrouve les manifestations d'une manière plus diffuse, qu'il est difficile de situer dans le temps : l'une est caractérisée par un débitage et un outillage médiocres utilisant des galets de petite dimension, l'autre par une technique de débitage plus soignée, et des grattoirs sur entames.

Jusqu'à présent, toutes ces industries, sauf les dernières, ont été trouvées en concentrations très importantes, que nous avons tout lieu de considérer comme des établissements permanents. Nous n'avons pas eu le loisir d'en établir les planigraphies complètes, mais nous avons montré à Ty-Lan, à Ty-Lan II et à Kervouyen, que ces sites principaux résultaient de la juxtaposition de plusieurs concentrations nettement dessinées, dont la densité est telle qu'il est impossible de les représenter sur le plan au 1/2 500.

Considérons, à titre d'exemple, le groupe dit de Kervouyen. Le site principal est installé sur la bordure orientale d'un plateau, à proximité d'une source qui ne tarit jamais, même au cours des étés les plus secs, et à l'endroit où le franchissement des thalwegs devient relativement aisé. Bien que la planigraphie puisse nous réserver quelques surprises, il semble à première vue que l'industrie soit homogène sur toute la superficie ; elle est caractérisée par son débitage soigné, ses nuclei prismatiques ou pyramidaux, des lamelles souvent très régulières. Certains nuclei

semblent avoir été utilisés secondairement comme grattoirs ou rabots, et la distinction n'est pas toujours facile à faire entre nuclei et grattoirs, ces derniers étant généralement épais. Les grattoirs plats sur entames de galets sont exceptionnels, et l'on rencontre quelques grattoirs denticulés. A cet inventaire somme toute fort banal, il faut ajouter un outillage microlithique extrêmement fin, comportant des lamelles très étroites à un ou deux bords abattus, des triangles scalènes aussi très étroits et de longueur variable, et des petites pointes retouchées. Tout cela constitue un ensemble cohérent, une association de « fossiles directeurs », qui permet de reconnaître cette industrie, et par conséquent les groupes humains appartenant à la civilisation qu'elle caractérise, là où elle se trouve. C'est ainsi que nous avons pu identifier un autre établissement du même groupe à Kergalan. Cependant, ce site de Kergalan, contrairement à celui de Kervouyen, est très modeste, ne couvrant qu'une faible superficie et offrant une densité de matériel très moyenne.

La situation et l'importance relatives de ces deux sites suggèrent que le second est une sorte de campement satellite du premier, installé à un point choisi du littoral, pour assurer, probablement saisonnièrement, l'approvisionnement en pêche, coquillages et galets de silex. Dès lors se pose le problème de savoir si, au cours de la période considérée, entre le Goyen et la rivière de Pont-l'Abbé, le site « primaire » de Kervouyen est le seul en son genre, et d'autre part si le site de Kergalan est, lui aussi, le seul site dépendant de Kervouyen.

On voit que seules des prospections serrées peuvent apporter des réponses à de telles questions. En faisant le bilan des caractéristiques d'implantation de Kervouyen : limite de franchissement des thalwegs, proximité d'une source, situation par rapport à l'orée supposée des bois, disposition par rapport à la topographie, nous pouvons sélectionner les emplacements présentant certaines qualités nécessaires à l'implantation de tels établissements. La même opération pourra se répéter sur la côte, et l'étude de détail de celle-ci, entre le ruisseau aboutissant au Gourinet, et celui aboutissant à l'étang de Kergalan, c'est-à-dire dans le territoire secondaire qui aboutit à Kervouyen, devrait montrer si ce groupe possédait un ou plusieurs camps saisonniers côtiers. Ces prospections, guidées par des données relativement précises, devront être complétées par des prospections systématiques, dont le but sera de montrer si d'autres camps secondaires du même groupe ne furent pas établis ailleurs que sur la côte (fig. 7).

On sait que les populations vivant de chasse, de pêche, de ramassage de coquillages et de cueillette, comme c'était le cas des groupes que nous étudions, épuisent relativement vite leur territoire, et se déplacent vers des régions intactes, ou ayant secondairement retrouvé leur potentiel nourricier, pour revenir parfois à leur point de départ. Si l'on arrivait à trouver d'autres sites principaux de la même civilisation, on aurait une idée de l'amplitude de ces déplacements, donc de l'importance du territoire élémentaire et, indirectement, de l'importance de la population.

Au point de vue de la prospection et du raisonnement, cela ne change pas grand-chose si l'on considère qu'en une période donnée plusieurs groupes humains se sont partagé la région. Chaque groupe avait nécessairement un territoire propre à l'intérieur duquel il épuisait les richesses naturelles, et

peut-être, aux confins de ce territoire, une zone qu'il contrôlait moins bien, et qui pouvait recouper des zones similaires dépendant de ses voisins. Lorsque les industries de chaque civilisation seront parfaitement connues, une étude poussée et complète des sites et de la typologie de l'outillage permettra peut-être d'établir si deux établissements voisins de même civilisation appartiennent à une même population ou à deux populations différentes. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Nos connaissances de cette civilisation sont pour l'instant trop fragmentaires, et nos prospections trop peu avancées, mais il n'est pas impossible que le site du Goërem-Kerbilaët en Plonéour-Lanvern, qui a déjà livré un échantillonnage de nuclei, de produits de débitage, de grattoirs très semblables à ceux de Kervouyen et deux pointes à dos, soit d'une importance très comparable à ce dernier. Par ailleurs, deux sites dans le Léon (groupe de

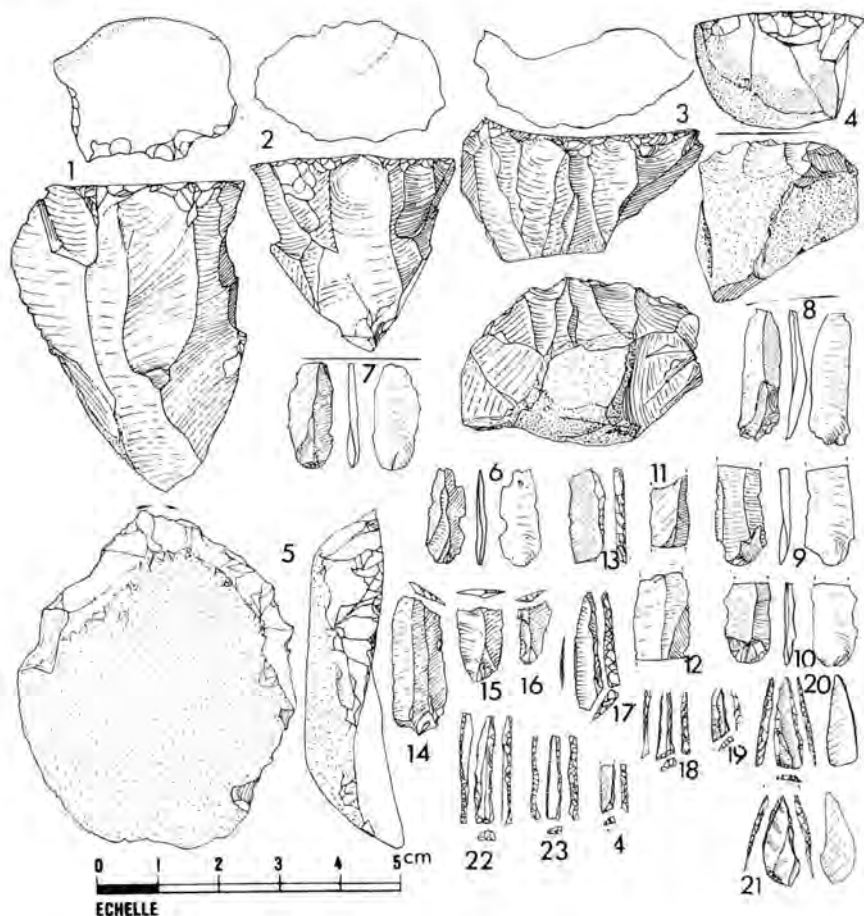


Fig. 4. — Association typique d'outillage du groupe de Kervouyen-Kergalan. La découverte d'une association similaire sur un autre site serait l'indication que celui-ci appartient, soit au même groupe, soit à un groupe contemporain. 1, 2 : nuclei ; 3 : rabot ; 4 : grattoir épais sur entame ; 5 : grattoir sur entame ; 6, 7 : éclats ; 8 : lamelles ; 9, 10, 11, 12 : lamelles cassées ; 13 : lamelle à dos cassée ; 14, 15, 16 : lamelles tronquées ; 17, 18, 19 : triangles ; 20, 21 : pointes ; 22, 23, 24 : lamelles très étroites à dos et à base retouchée.

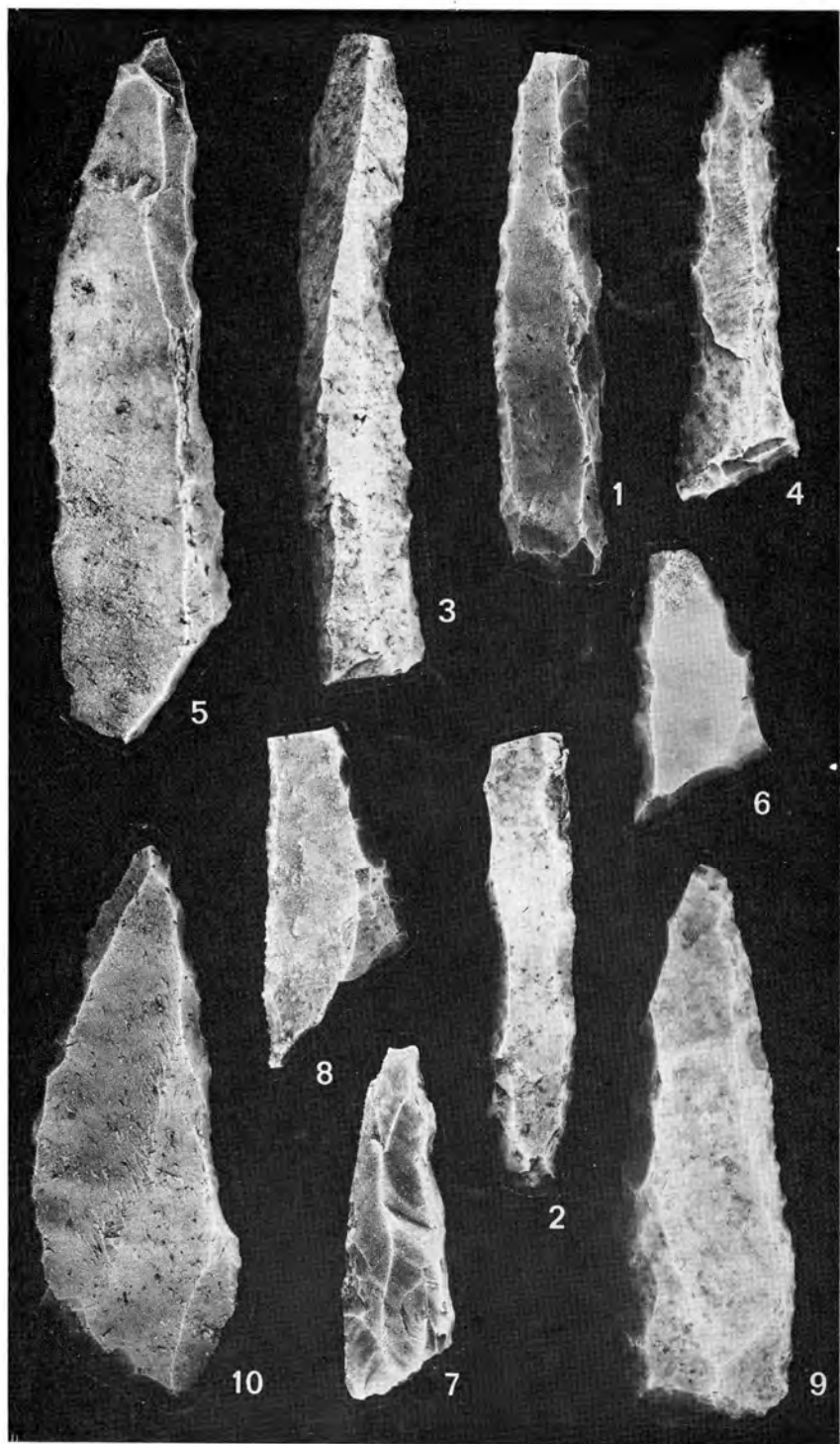


Fig. 5. — Les microlithes du groupe de Kervouyen-Kergalan. Les nombres entre parenthèses reportent à la figure 4 ($\times 5$).

1 (23), 2, 3 (22) : lamelles très étroites à dos et à base retouchée ; 4 (18), 5 (17), 6, 7 (19), 8 : triangles ; 9 (20), 10 (21) : pointes.

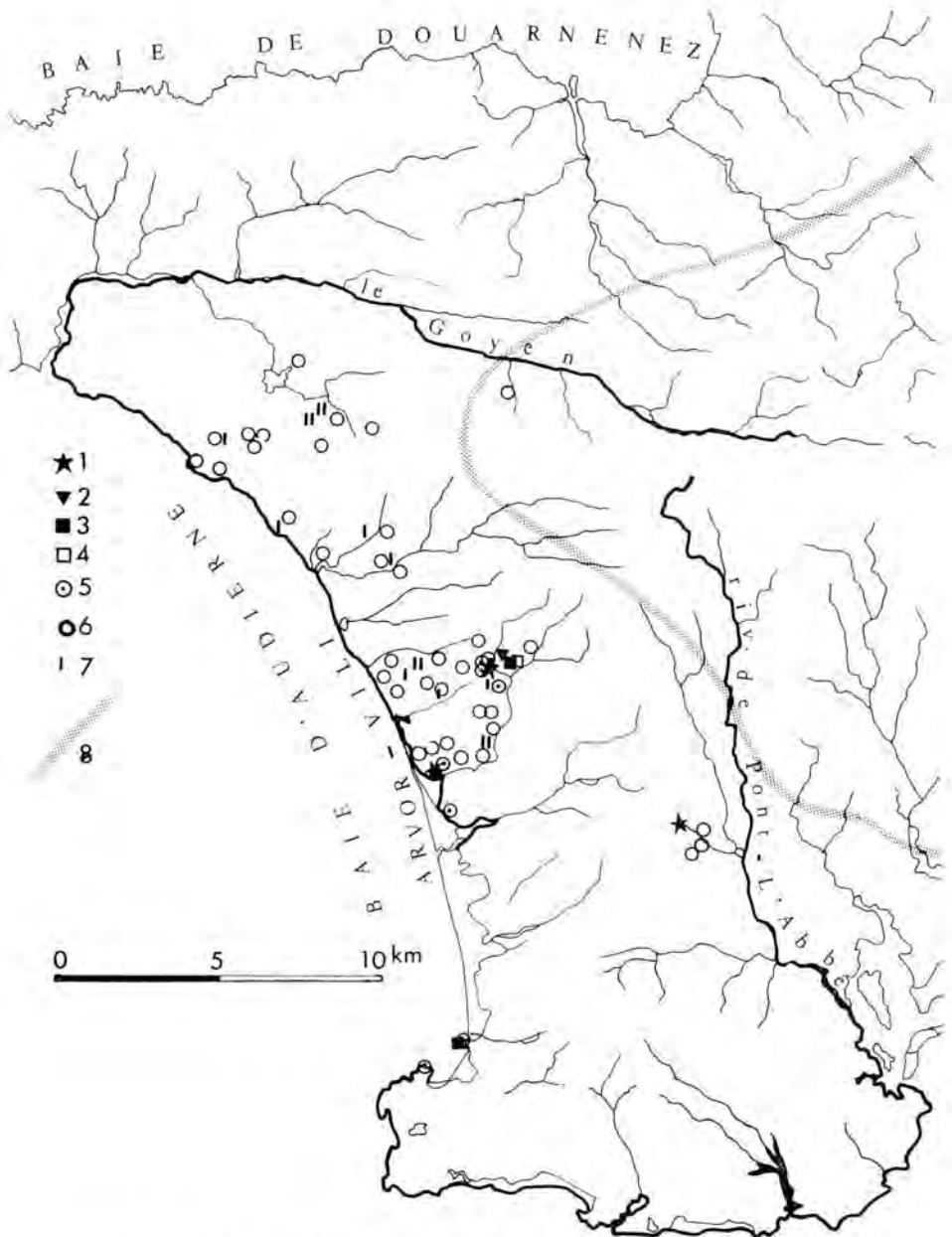


Fig. 6. — Résultats de la campagne de 1974. Carte établie avec la collaboration des élèves et des enseignants de l'Ecole Publique de Plovan et du C.E.S. de Plozévet. Inventaire arrêté le 31 octobre 1974, et avec l'aide de P. BERROU, H. CABILLIC, Y. LE MOAL, J. QUINIOU.

1 : Sites du groupe de Kervouyen ; 2 : Ty-Nancien ; 3 : Ty-Lan ; 4 : Ty-Lan II ; 5 : Sites anciennement connus, mais non identifiés ; 6 : Sites découverts en 1974, prospectés ou non, et non identifiés ; 7 : Découvertes de haches polies (seules sont répertoriées les pièces dont le lieu de découverte est parfaitement connu) ; 8 : Limite de l'Orme et du Chêne pédonculé (d'après la Carte de la Végétation de la France, Feuille de Brest).

Bertheaume-Pointe Saint-Michel), un autre à Raguenez, et un quatrième probable dans le Trégor, tous côtiers, fournissent quelques indices supplémentaires sur la répartition de cette civilisation à l'échelle de la Bretagne.

Les sites principaux des autres groupes sont remarquablement concentrés dans la même région que Kervouyen, et l'on peut se demander si vraiment les versants de cette vallée présentaient des avantages exceptionnels, ou si les vallées de propriétés apparemment similaires offriront la même richesse archéologique. Quoi qu'il en soit, l'exposé que nous venons de faire pourrait s'appli-

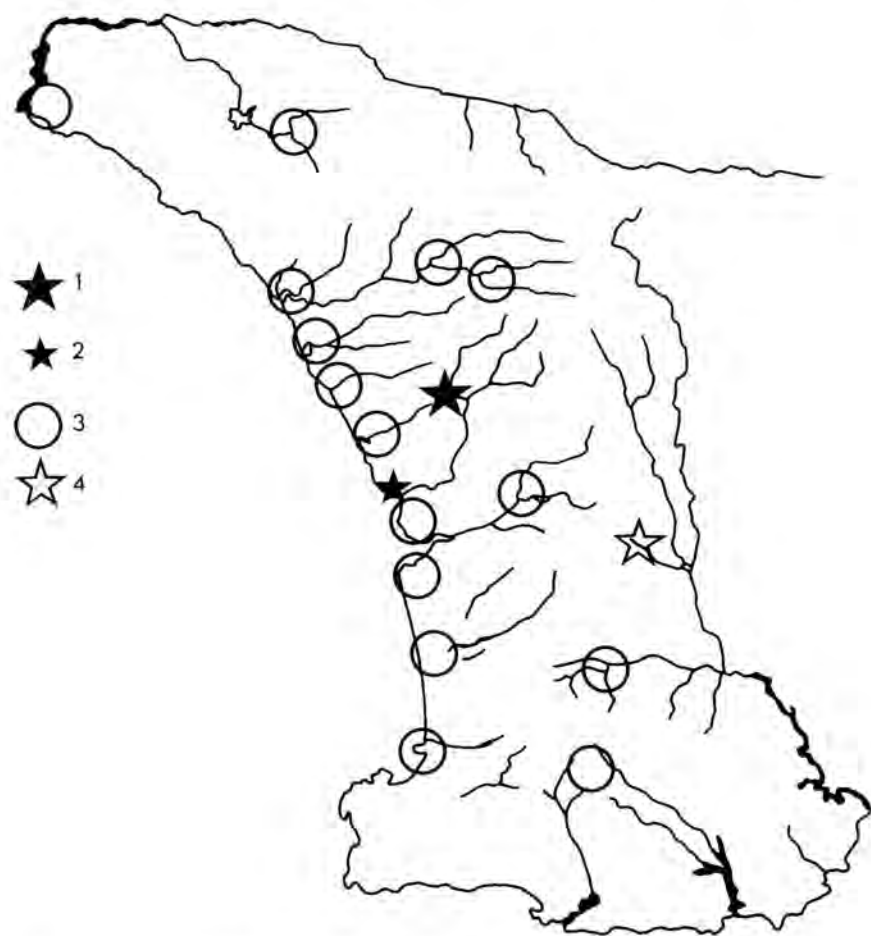


Fig. 7. — Le territoire compris entre le Goyen et la Rivière de Pont-L'Abbé. Probabilités d'établissement du groupe de Kervouyen. 1 : Kervouyen ; 2 : Kergalan ; 3 : Zones présentant les mêmes caractéristiques que Kervouyen ou Kergalan, où il conviendra de vérifier l'existence ou l'absence de sites de ce groupe ; 4 : Kerbilaët : site identifié au groupe de Kervouyen, mais dont l'importance n'est pas encore précisée.

quer à ces autres groupes, avec cette nuance qu'à périodes et civilisations différentes peuvent correspondre des besoins différents, et que les territoires élémentaires de chacun d'entre eux peuvent ne pas s'être chevauchés aussi étroitement que dans le secteur de Plovan.

Comme nous l'avons déjà souligné, le cordon de galets de l'Arvor Vili n'est pas resté la seule possibilité d'approvisionnement en silex, et la population de Ty-Lan II n'a pas hésité à faire venir, sans doute d'assez loin, un silex de meilleure qualité, pour réaliser un outillage que le silex du cordon proche ne permettait pas d'obtenir. C'est sans doute à un phénomène semblable que l'on doit la floraison de petits sites éparpillés dans le paysage, caractérisés par ce débitage médiocre sur petits galets et cet outillage de mauvaise qualité. Bien qu'il soit pour l'instant trop tôt pour se prononcer à leur sujet, on peut penser, en l'absence de véritable site principal, comme c'était le cas pour les autres groupes, que ces petites concentrations traduisent un nouveau mode d'occupation du territoire, reposant sur un habitat très dispersé, par opposition à l'habitat très groupé des civilisations précédentes. Mais, répétons-le, il est trop tôt encore pour préciser la nature exacte de ces industries, et à plus forte raison pour leur donner une place certaine dans la chronologie.

Ce tableau de l'occupation de la région serait trop schématique si l'on n'ajoutait que les sites principaux, s'ils présentaient des avantages indispensables à l'établissement d'habitats permanents, ont également accueilli des campements plus modestes, et ceci à diverses périodes. C'est le cas de Kervouyen, autour duquel nous avons jusqu'ici identifié quatre ensembles caractérisés par un outillage totalement différent de celui du groupe dit de Kervouyen, et dont deux semblent pouvoir être rattachés respectivement aux groupes de Ty-Nancien et de Ty-Lan.

Enfin, saupoudrant le tout, une dispersion de haches polies néolithiques, dont la répartition dans le territoire considéré n'est peut être pas si quelconque qu'on le pense habituellement, et qui traduit peut-être jusque dans le détail l'occupation du sol par les premiers agriculteurs.

Il serait intéressant de donner une dimension diachronique à l'étude d'une telle région, et de compléter les recherches sur l'occupation préhistorique en considérant les mêmes problèmes au cours des périodes postérieures. En combinant les données de l'Archéologie, de l'Histoire et de l'Ethnographie, on obtiendrait ainsi une image vivante du passé et du présent de la région, les indices concernant telle ou telle période pouvant éclairer d'un jour nouveau la situation au cours d'époques plus mal connues.

CONCLUSIONS

Nous avons voulu montrer ici que la connaissance fine de l'occupation préhistorique d'une région requiert une étude organisée d'une certaine ampleur, faisant appel à un grand nombre de chercheurs de tous niveaux, chacun trouvant occasion d'utiliser ses capacités et de parfaire son savoir dans différents domaines pouvant aller des sciences naturelles à l'archéologie, en passant bientôt, espérons-le, par l'application de méthodes statistiques. Mais nous croyons aussi avoir montré que la fouille n'est finalement pas indispensable, du moins dans un premier stade de l'étude, et qu'elle ne devrait intervenir — sauf dans les cas d'extrême urgence,

et en « sauvetage » — que pour affiner notre connaissance des groupes définis par la prospection, et à la condition expresse de faire appel à des moyens matériels susceptibles de lui conférer l'ampleur et la finesse nécessaires. Si la prospection nous permet de toucher du doigt les problèmes d'implantation et de mouvement de groupes humains relativement importants dans des régions assez vastes, la fouille des sites reconnus devrait nous permettre, non seulement de compléter cette connaissance, mais encore d'aller au-delà, et de percevoir, sinon les problèmes des individus, du moins ceux de sous-groupes gravitant à l'intérieur des groupes principaux. *

Les auteurs tiennent à remercier tous ceux qui, depuis 5 ans ont facilité leur tâche dans l'étude du Mésolithique de la région de Plovan, et tout particulièrement MM. ALANOU, LE CORRE et THOMAS, qui ont accepté que les fouilles se déroulent sur leurs terrains, ainsi que tous ceux qui ont participé bénévolement aux chantiers de fouille ou aux stages de prospection.

Toute notre gratitude va à M^{me} Y. LE MOAL qui a bien voulu mettre à notre disposition les collections de M. Y. LE MOAL, ainsi que ses notes de terrain, et un manuscrit sur le point d'être publié, tous documents qui se sont révélés d'une richesse irremplaçable.

* Pour tous renseignements concernant les stages, écrire ou téléphoner à : P.-L. GOULETQUER, Faculté des Lettres, B.P. 860, 29279 Brest. Tél. : 80.19.87.

BIBLIOGRAPHIE

- BERROU P., GOULETQUER P.-L. - « L'Epipaléolithique de la région de Plovan (Finistère) ; note préliminaire » ; *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, tome 70, C.R.S.M. n° 6, pp. 166-172.
- BODÉRE J.-C. - « Contribution à l'étude géomorphologique d'un secteur du littoral bigouden », mai 1966 ; *Mémoire du Laboratoire de Géographie Physique de la Faculté des Lettres de Brest*.
- GOULETQUER P.-L. : « Découverte d'une nouvelle industrie mésolithique en Bretagne occidentale ». *The Mesolithic in Europe*. Warszawa 1973. S. Kozłowski édit.
- PELRAS Ch. - « Goulien, commune rurale du Cap Sizun (Finistère). Etude d'Ethnologie globale » ; *Cahiers du Centre de Recherches Anthropologiques*, Cahier n° 6, 1966.
- Penn ar Bed* : Baie d'Audierne, N° 59, pp. 161-200, 1969.